

La croix est un scandale

*Réflexions sur la mort
et la résurrection de Jésus-Christ*

Don Carson



EUROPRESSE

Chapitre I

Les ironies de la croix

Matthieu 27:27-51a

«Les soldats du gouverneur conduisirent Jésus dans le prétoire, et ils rassemblèrent autour de lui toute la cohorte. Ils lui ôtèrent ses vêtements, et le couvrirent d'un manteau écarlate.

«Ils tressèrent une couronne d'épines, qu'ils posèrent sur sa tête, et ils lui mirent un roseau dans la main droite ; puis, s'agenouillant devant lui, ils le raillaient, en disant : Salut, roi des Juifs ! Et ils crachaient contre lui, prenaient le roseau, et frappaient sur sa tête.

«Après s'être ainsi moqués de lui, ils lui ôtèrent le manteau, lui remirent ses vêtements, et l'emmenèrent pour le crucifier.»

Matthieu 27:27-31

DANS L'ENSEMBLE, LE ROI S'ÉTAIT MONTRÉ À LA HAUTEUR DE SON statut. Il avait réuni les tribus éparses du peuple, les avait constituées en une véritable nation, et il avait jeté les fondements d'une nouvelle dynastie. Animé de courage, il avait mis en place un système de défense impressionnant et avait assuré la sécurité des frontières du pays. Il s'était révélé un habile administrateur et, de façon générale, avait exercé la justice avec équité. À tout cela s'ajoutait le fait qu'il était gratifié d'un talent poétique et musical indéniable.

Mais, dans l'âge mûr, ce roi illustre séduisit un soir une jeune femme du voisinage. Pour bien mesurer la gravité de l'acte, rappelons que le mari de la dame était absent à ce moment-là, engagé au front pour le compte

des guerres du roi. À la suite de cette nuit-là, la femme tomba enceinte et s'empressa de le faire savoir au roi. Ce dernier avait appris à faire face aux contingences. Il se mit à réfléchir à la manière dont il allait tout arranger. Il envoya un ordre au commandement militaire sur le front, demandant qu'on renvoie le jeune soldat vers la capitale pour, lui dit-on, informer le roi de la situation sur le champ de bataille.

Bien entendu, le jeune homme obéit aux ordres et se présenta devant le roi, mais il refusa d'aller dormir chez lui auprès de sa jeune épouse. Noble de cœur, il voulait rester solidaire de ses compagnons d'armes au front. Aussi resta-t-il dans la cour du roi, prêt à repartir au front le lendemain.

Le roi David – vous l'aviez reconnu – comprit qu'il risquait d'être démasqué. Il décida donc d'envoyer un message secret à l'intention de son état-major, un message dont le jeune soldat lui-même était le porteur, un ordre qui signait son arrêt de mort. Les officiers devaient organiser une sortie et créer une escarmouche. Chaque soldat – à l'exception du jeune époux de la femme séduite – recevait la consigne de battre en retraite au signal convenu. Ce qui devait arriver arriva. L'unité se replia, laissant le jeune homme seul sur le champ de bataille, et il fut tué. Peu de temps après, le roi épousa la jeune veuve enceinte. David estimait s'en être tiré haut la main et avoir couvert son péché.

Peu après, Dieu envoya le prophète Nathan le confondre. Tout fidèle prophète qu'il était, Nathan jugea préférable d'aborder le monarque avec circonspection. Il lui exposa une histoire : «Votre Majesté, je suis aux prises avec un cas difficile. Il y a deux voisins, dont le premier est un riche éleveur, propriétaire d'une quantité considérable de troupeaux. L'autre est un pauvre paysan pratiquant péniblement une agriculture de subsistance. Il n'a pour tout cheptel qu'une seule petite brebis. En fait, il ne l'a même plus. Des visiteurs se sont présentés à l'improviste chez son riche voisin, et celui-ci, désireux d'exercer l'hospitalité en leur offrant un festin, est allé voler la petite brebis du pauvre paysan au lieu de prendre une de ses propres bêtes. Que pense Sa Majesté de cette affaire ; que faut-il faire ?»

David, profondément indigné, s'écria : «L'Éternel est vivant ! L'homme qui a fait cela mérite la mort. Et il rendra quatre brebis, pour avoir commis cette action et pour avoir été sans pitié» (2 Samuel 12:5,6). Il ne s'imaginait pas, bien sûr, l'ironie très cruelle de son exclamation !

C'est clair pour tout le monde, à la fois le prophète Nathan, l'écrivain biblique, Dieu lui-même et les lecteurs du récit. Mais David ne parvient pas, lui, à détecter l'implacable ironie qui s'échappe de sa bouche jusqu'au moment où Nathan déclare : «Tu es cet homme-là !» (v.7)

Nous savons tous que l'ironie est une manière de parler qui consiste à dire le contraire de ce qu'on veut faire entendre. Parfois, bien sûr, elle est intentionnelle : le locuteur est conscient qu'il use d'ironie. D'autres fois, comme dans le cas de David, il ne saisit pas l'ironie que referment ses paroles jusqu'à ce que son hypocrisie soit démasquée. Alors qu'il croit tenir le discours d'un juge compétent qui rend des décisions équitables et droites, les propos de David ne servent qu'à mettre au jour sa vie secrète et à révéler son hypocrisie lamentable. Comprises dans ce contexte plus large, ses paroles sont une condamnation cinglante de celui-là même qui veut se poser en roi juste et bon.

L'ironie peut être féroce ou cruelle, ou bien extrêmement comique. On connaît bien son pouvoir à mettre en relief une situation dans un récit. Très souvent, dans une narration, elle attire l'attention de l'auditeur ou du lecteur sur tel ou tel élément de l'intrigue. Elle confère alors au discours une profondeur et une couleur qui seraient autrement absentes.

Parmi les auteurs du Nouveau Testament, Matthieu et Jean sont ceux qui font le plus fréquemment usage de l'ironie. Dans le passage cité dans le titre de ce chapitre, Matthieu met en évidence ce qui est en train de se produire au moment où Jésus est crucifié, mais il le fait au moyen de quatre traits d'ironie qui attirent l'attention du lecteur vigilant sur ce qui se passe *vraiment* à ce moment-là.

Rappelons le contexte. À ce point du récit, Jésus a exercé son ministère public depuis deux ou trois ans. Mais il est devenu l'objet de

l'hostilité ouverte des autorités politiques et religieuses. Ces hommes sont jaloux de sa popularité, ils craignent son pouvoir politique potentiel et se questionnent sur ses motivations. Ils se demandent si le nombre croissant de ses disciples ne va pas mener à un soulèvement contre la superpuissance de l'époque.

Une révolte contre le puissant Empire romain se terminerait certainement par un bain de sang. Jésus doit donc être éliminé. Ils organisent un tribunal fantoche, le déclarent coupable de trahison et prennent des dispositions pour que le gouverneur romain prononce la sentence d'exécution par crucifixion. Tout cela, pensent les chefs des Juifs, servira les intérêts politiques nationaux et tout rentrera dans l'ordre sur le plan religieux.

En Matthieu 27:27 et dans les versets qui suivent, nous prenons le récit au moment où la peine de mort vient d'être prononcée. En ce temps-là, un condamné n'attendait pas longtemps dans le couloir de la mort. Une fois l'arrêt de mort rendu, on le conduisait au lieu d'exécution au bout de quelques heures, quelques jours tout au plus. Ici, les soldats s'apprentent à exécuter Jésus. Le récit que livre Matthieu est empreint de quatre réflexions ironiques profondes sur la croix.

L'homme dont on se moque en le déclarant roi...
est bel et bien roi

Matthieu 27:27-31

Selon toute vraisemblance, Jésus avait été flagellé une première fois lors de son interrogatoire préliminaire. Il est de nouveau soumis au fouet une fois que la sentence de crucifixion est prononcée (v.26). On fouettait d'ordinaire les prisonniers avant de les mener au supplice final de la croix. Mais ce que nous lisons (v.27-31) *ne correspond pas* à la manière habituelle de procéder.

Les soldats du gouverneur se livrent à une forme extrêmement sinistre d'humour de caserne. Ils entourent Jésus, le dépouillent de ses vêtements et le drapent d'une sorte de tunique écarlate. Puis ils s'amuse à faire comme s'il était une personnalité royale. Ils tressent ensuite quelques rameaux d'une plante épineuse, hérissés d'aiguillons de 15 à 20 cm de long, en une grossière couronne d'épines qu'ils lui enfoncent brutalement sur la tête.

Ils lui placent dans la main un quelconque bâton qu'ils qualifient de sceptre royal, puis ils se prosternent devant lui en le raillant : «Salut, roi des Juifs !», agrémentant leurs salutations parodiques de coups de poings, de crachats au visage et de coups sur la tête avec le sceptre factice qu'ils lui arrachent des mains. La cour résonne de leurs rires moqueurs jusqu'à ce qu'ils se lassent de ridiculiser avec cruauté ce pseudo-roi des Juifs. Alors, ils le rhabillent et le conduisent au lieu prévu pour la crucifixion.

Mais tout le monde sait, que ce soit Matthieu, le lecteur du récit ou Dieu lui-même, que Jésus *est véritablement* le roi des Juifs. Afin de s'assurer que nous n'avons pas perdu de vue le thème royal, Matthieu le rappelle à deux reprises dans les versets qui suivent. Le *titulus*, le chef d'accusation, est cloué sur la croix au-dessus de la tête de Jésus : «Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs» (v.37), et la foule des moqueurs continue de le qualifier ironiquement de «roi d'Israël» (v.42).

Plus important encore, Matthieu a déjà imprégné tout son évangile de ce thème. Le tout premier verset l'annonce : «Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham.» Cette généalogie s'organise quelque peu artificiellement en trois séries de quatorze générations, dont la section centrale couvre les années de la dynastie davidique à Jérusalem. Même le nombre quatorze est une représentation numérique du nom «David».

Toutes les promesses de l'Ancien Testament qui annoncent la venue d'un roi davidique ont leur source dans un épisode rapporté en 2 Samuel 7, environ un millénaire avant Jésus-Christ. Quelque trois siècles plus tard, le prophète Ésaïe annonce la venue d'un homme qui siégera sur le trône

de son père David, mais qu'on appellera aussi «Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix» (9:5).

Matthieu prend cette prophétie comme point de départ. Puis, au deuxième chapitre, il fait demander aux mages : «Où est le roi des Juifs qui vient de naître ?» (v.2) Par la suite, Jésus commence son ministère public en discourant sans cesse sur le royaume – sa nature, son établissement imminent et sa réalisation finale. Dans certaines paraboles dites «du royaume», il se pose lui-même comme le roi en question.

Le récit de sa comparution devant Pilate reprend ce même thème. Le gouverneur romain lui demande : «Es-tu le roi des Juifs ?» (27:11) Jésus répond : «Tu le dis.» Quoique affirmative, cette réponse reste empreinte d'une certaine imprécision, car Jésus sait fort bien qu'il *n'est pas* le genre de roi qui pourrait inspirer quelque crainte à Pilate. Son règne ne constitue en rien une menace militaire pour César. Pilate lui-même en conclut d'ailleurs rapidement que même si Jésus prétend être le roi des Juifs, il ne présente aucune menace politique immédiate. Dès lors, il tente de le faire relâcher. Cependant, les aveux ont été entendus, en conséquence de quoi Jésus encourt la peine capitale pour haute trahison.

Les soldats se moquent de lui en lui lançant le quolibet de «roi des Juifs», mais tout le monde sait, à la fois Matthieu, ses lecteurs et Dieu lui-même, que Jésus est *bel et bien* le roi des Juifs.

À y regarder de plus près, l'ironie s'exprime à *deux* niveaux dans ce passage. À un premier niveau, les moqueries des soldats sont intentionnellement ironiques. Lorsqu'ils s'exclament : «Salut, roi des Juifs !», ils veulent dire exactement le contraire. Ce Jésus *n'est pas* un roi pour eux, c'est un criminel juif pathétique. Ils pensent sans aucun doute que leur ironie est à la fois brillante et comique.

Mais Matthieu perçoit l'ironie à un niveau plus profond. Alors que les soldats rabaissent Jésus au rang de piètre criminel, leurs paroles mêmes expriment la stricte vérité, exactement le contraire de ce qu'ils veulent dire : Jésus *est vraiment* le roi. C'est précisément ce que veut communiquer

ce passage : l'homme dont on se moque en le déclarant roi... *est bel et bien roi* (Matthieu 27:27-31).

Ceux qui connaissent bien la Bible savent que Jésus est *bien plus* que le roi des Juifs : il est Seigneur de tout et de tous. Matthieu lui-même rend cette vérité explicite à la fin de son évangile. Après la résurrection, Jésus déclare que toute autorité lui a été donnée dans le ciel et sur la terre (28:18). Cette autorité n'est rien de moins que l'autorité divine. Il est le roi de l'Univers. Il règne sur les soldats qui sont en train de se moquer de lui. Il règne sur vous, sur moi. Et l'apôtre Paul certifie qu'un jour tout genou fléchira devant lui et toute langue confessera que Jésus est Seigneur. L'homme dont on se moque en le disant roi... *est bel et bien roi*.

Creusons un peu plus. De quelle sorte de royauté est-il question dans la pensée de Jésus ? De quelle manière est-il roi ? Le premier siècle était étranger à la notion d'une monarchie constitutionnelle, comme celle qu'on connaît en Grande-Bretagne par exemple, en vertu de laquelle un monarque ne dispose d'aucune autorité réelle, si ce n'est sur un plan moral. Dans le monde antique, les rois *régnaien*t. C'était leur prérogative, et c'est ainsi qu'ils concevaient la royauté. On la regardait d'ailleurs ainsi à travers les siècles jusqu'à assez récemment. Même Louis XIV n'était pas un roi selon la conception monarchique constitutionnelle. La question se pose donc : quelle sorte de roi est Jésus dans la pensée de Matthieu, s'il est sur le point d'être mis à mort sur une croix ? Est-il un roi manqué ?

Là encore, Matthieu a déjà fait entrevoir la vraie nature de la royauté de Jésus. Jetons un œil sur la conversation très intéressante qu'il relate en 20:20-28. La mère des apôtres Jacques et Jean s'approche de Jésus avec ses deux fils et lui présente une requête : «Ordonne que mes deux fils, que voici, soient assis, dans ton royaume, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche» (v.21). La mère et ses fils s'attendent clairement à ce que Jésus soit couronné roi dans un sens naturel, historique, physique, et qu'il fasse de ses apôtres les membres de son cabinet. Ils espèrent eux-mêmes être nommés aux fonctions convoitées de premier ministre ou de ministre

d'État. Ils ne savent pas ce qu'ils demandent, répond Jésus : «Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire ?», faisant allusion aux souffrances qui l'attendent incessamment.

Avec un ton de complète suffisance, aveugles dans leur ignorance monumentale, Jacques et Jean répondent : «Nous le pouvons» (v.22). Nous imaginons presque Jésus en train de sourire intérieurement : Eh bien, oui, dans un certain sens, c'est vrai, ils vont boire de cette coupe de souffrance. L'un sera décapité, devenant ainsi le premier martyr apostolique, et le second ira en exil sur l'île de Patmos. Toutefois, Jésus n'a pas pour rôle d'accorder à quiconque le droit de siéger à sa droite ou à sa gauche : le Père se le réserve.

Lorsque les autres apôtres entendent la demande de Jacques et Jean et de leur mère, ils sont outrés. Leur indignation ne vient pas de l'arrogance et de l'impertinence de la requête, bien sûr, mais les dix se voient coiffés sur le poteau parce qu'ils n'ont pas pu présenter leurs requêtes les premiers. Alors, Jésus les réunit autour de lui et leur dit :

«Vous savez que les chefs des nations les tyrannisent, et que les grands les asservissent. Il n'en sera pas de même au milieu de vous. Mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur ; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme la rançon pour beaucoup» (20:25-28).

Dans ces quelques lignes, Jésus donne l'une de ses plus lumineuses explications sur la nature du royaume. Ne nous méprenons pas sur le sens de cette déclaration importante et profonde. Il ne veut manifestement pas dire qu'il n'exerce aucune autorité. Dans les derniers versets de son livre, Matthieu rappelle que Jésus s'attribue toute autorité dans les cieux et sur la terre. Il veut plutôt dire que les grands de ce monde déchu exercent leur

autorité sous la poussée profonde d'une soif d'avancement personnel, d'un désir intense de prééminence ou même simplement d'un titre et des droits uniques qui l'accompagnent.

À l'opposé, Jésus exerce son autorité de manière à rechercher le bien de ses sujets, ce qui le mène ultimement à la croix. Il n'est pas venu pour être servi, comme si cela pouvait constituer un but en soi. Même dans sa mission souveraine, il vient pour servir – pour donner sa vie en rançon pour beaucoup. Ceux qui exercent une autorité dans le royaume où il est roi (à quelque niveau que ce soit) doivent eux aussi servir de la même manière – sans désir implicite ou explicite d'avancement personnel, sans être imbus du droit de diriger ou du désir de s'asseoir à la droite ou à la gauche de Jésus. Ils doivent tout simplement être remplis du désir passionné de servir.

Il ne faut donc pas s'étonner que Pilate n'arrive pas à cerner Jésus. Ce dernier se dit roi, mais il n'a aucune des prétentions des monarques de ce monde. Il n'est pas non plus surprenant qu'au cours des trois siècles suivants, les chrétiens puissent dire, d'une manière profondément ironique, que Jésus règne sur la croix.

C'est la première réflexion ironique issue de la présentation que Matthieu fait de la crucifixion de Jésus. Selon ce récit évangélique, l'homme dont on se moque en le disant roi... *est bel et bien roi.*

L'homme qui est privé de tout pouvoir...
détient tout pouvoir

Matthieu 27:32-40

Je ne puis prendre le temps d'entrer dans tous les détails subtils du texte. Mais il est manifeste que Matthieu fournit assez d'éléments pour démontrer à quel point Jésus est faible et sans aucun pouvoir. Dans le monde romain, la partie verticale de la croix restait d'ordinaire plantée en permanence sur le lieu de la crucifixion – en général en bordure d'un

chemin public ou à la croisée de routes importantes – de façon à ce que le plus grand nombre possible de gens assistent aux souffrances des suppliciés et apprennent à craindre le pouvoir impérial de Rome.

Le supplicié transportait lui-même la portion horizontale de la croix jusqu'au lieu d'exécution. Une fois sur place, on l'attachait ou le clouait sur cette traverse de bois que l'on hissait ensuite pour le suspendre au montant vertical. Mais Jésus est si affaibli qu'il est incapable de porter cette traverse de bois. Les soldats exercent alors leur droit de réquisition en forçant un simple spectateur, un dénommé Simon de Cyrène, à porter le fardeau du supplicié (27:32). On crucifiait les condamnés complètement nus, car la croix servait d'instrument d'humiliation autant que de torture. Les soldats tirent donc au sort pour déterminer lequel d'entre eux recevra les vêtements de Jésus (v.35). Il est difficile d'imaginer un portrait plus parlant de l'impuissance totale de ce dernier.

«Puis ils [les soldats] s'assirent, et le gardèrent» (v.36). Un peu plus tôt dans l'histoire de l'Empire romain, il était arrivé que des soldats crucifient un condamné et l'abandonnent à son sort en le laissant mourir à petit feu. Il existe aussi des cas documentés où des proches avaient descendu la victime de la croix et où le supplicié avait survécu. À ce point de l'Histoire, une politique impériale en vigueur obligeait les autorités à poster des soldats sur le site d'exécution jusqu'à ce qu'on constate le décès du condamné.

Les soldats gardent donc Jésus (v.36). Ce dernier n'a absolument aucun espoir d'être secouru. Souffrant démesurément, subissant une humiliation intolérable, brisé dans son corps comme dans son esprit, sans espoir aucun de délivrance si ce n'est celle de la mort, Jésus est suspendu dans la honte à cette croix maudite, privé de tout pouvoir.

Suivent les moqueries qui sont autant d'éléments pour attester sa faiblesse et son impuissance. Les passants lui lancent des injures : «Toi qui détruis le temple, et qui le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix !» (27:39-40)

Afin de comprendre pourquoi Matthieu rapporte ces propos injurieux, rappelons-nous qu'il a introduit la question de la destruction du temple un peu plus tôt dans le texte. Lors du procès de Jésus, cette fois devant le souverain sacrificateur, les autorités cherchaient désespérément des témoignages pour le condamner sans appel. Matthieu rapporte que deux témoins finissent par se présenter pour dire : «Celui-ci a dit : Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours» (26:61).

L'accusation est potentiellement très grave. En effet, les Romains craignaient les conflits entre peuples de religions différentes. Ils avaient donc fait un crime capital de la profanation d'un temple (n'importe lequel). Si on pouvait interpréter les propos de Jésus concernant la destruction du temple de Dieu comme une intention délibérée de porter atteinte au temple, les juges auraient en main un chef d'accusation imparable. Mais cette possibilité légale échoue car les passages parallèles des évangiles nous apprennent que les témoins n'arrivent même pas à s'entendre sur les faits. En fin de compte, les autorités déclarent Jésus coupable de trahison et laissent tomber le chef d'accusation de profanation du temple.

Mais quelle occasion les moqueurs y trouvent pour tourner en dérision ses propos ! Avec une apparente désinvolture, il a déclaré qu'il allait détruire le temple et le rebâtir en trois jours. De quelle sorte de pouvoir dispose-t-il pour accomplir ce prodige ? Il est possible aujourd'hui de monter une maison en un jour ou deux grâce aux techniques modernes de préfabrication, et un gratte-ciel en un an ou deux, mais c'est un développement très récent historiquement. La construction de toutes les grandes cathédrales d'Europe s'est étalée sur plusieurs générations. Aucun des premiers architectes n'a jamais pu admirer l'œuvre achevée.

D'autre part, les ouvriers qui construisirent le temple à Jérusalem étaient soumis à des contraintes additionnelles. Il était interdit d'utiliser le marteau de tailleur de pierre à proximité du chantier. Il fallait mesurer et tailler ailleurs chacune des grandes pierres avant de les amener une à une au moyen des seules forces animale ou humaine, sans même pouvoir

compter sur la force hydraulique. Mais Jésus annonce qu'il peut aisément détruire un temple et le reconstruire en trois jours. De quel pouvoir dispose-t-il ? Quelle puissance *supernaturelle* peut bien être la sienne ? Or, le voilà suspendu à une croix romaine et privé de tout pouvoir. Le contraste violent entre le pouvoir qu'il disait posséder et son état de faiblesse extrême sur la croix donne justement du mordant aux moqueries.

Là encore, les moqueurs versent à cœur joie dans la plus fine ironie. Jésus se déclare puissant, très puissant – le voilà réduit à une impuissance totale. Alors, lui lancent-ils, puisque tu es si fort, «sauve-toi toi-même !» Bien évidemment, ils n'en croient rien. Ils se vautrent avec plaisir dans l'ironie, car ils sont convaincus qu'il est totalement incapable de s'en sortir, il gît dans une impuissance totale. Ses prétentions se situent quelque part entre le ridicule et le révoltant – elles méritent qu'on les tourne en dérision.

Mais tout le monde sait, à la fois les apôtres, les lecteurs des évangiles et Dieu lui-même, que la démonstration de la puissance de Jésus se manifeste précisément dans la faiblesse de la croix. Nous avons lu l'évangile selon Jean, en particulier le chapitre 2. Nous savons donc ce que Jésus a vraiment voulu dire au sujet du temple : «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai» (v.19). Selon Jean, les adversaires de Jésus n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire. Ses disciples eux-mêmes ne savaient pas, à ce moment-là, de quoi il parlait, mais Jean précise qu'après sa résurrection, ils se souvinrent qu'il avait dit cela et ils crurent à l'Écriture et à la parole qu'il avait prononcée. Ils comprirent qu'il parlait du «temple de son corps» (vv.20-22).

Le nœud de la question est que selon les dispositions de l'ancienne alliance, le temple est le lieu privilégié où le Dieu saint rencontre son peuple pécheur. C'est un lieu de sacrifice, d'expiation pour le péché. Mais aujourd'hui, après l'événement du sacrifice par lequel il a payé la dette de nos péchés sur la croix, Jésus est lui-même le lieu privilégié où le Dieu saint rencontre son peuple pécheur. C'est dans ce sens qu'il devient le

temple : l'endroit où l'Éternel rencontre son peuple qui a péché. Cela ne veut pas dire que Jésus, dans son incarnation, sert adéquatement de temple de Dieu. Cette manière de voir serait une erreur colossale. Il dit : «*Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai.*» C'est dans sa mort et dans sa résurrection au troisième jour qu'il satisfait notre besoin et nous réconcilie avec Dieu, devenant ainsi le temple, le lieu suprême où Dieu et les pécheurs se rencontrent. Dans les termes de l'apôtre Paul, nous ne prêchons pas simplement Christ, mais Christ *crucifié*.

C'est ici que la gloire, le paradoxe et l'ironie se conjuguent. Une fois de plus, nous sommes en présence de deux niveaux d'ironie. Les moqueurs se pensent bien malins et drôles alors qu'ils ridiculisent les prétentions de Jésus. Ils le raillent dans son extrême faiblesse alors qu'il avait déclaré pouvoir détruire le temple et le rebâtir en trois jours. Mais tout le monde sait, à la fois les apôtres, les lecteurs et Dieu lui-même, qu'il y a là une ironie bien plus profonde : c'est précisément *en demeurant sur la croix dans sa faiblesse pitoyable* que Jésus se constitue lui-même comme temple de Dieu et qu'il parvient à la résurrection dans la plénitude de sa puissance. Le seul moyen par lequel il peut se sauver lui-même ainsi que son peuple est de rester pendu sur cette croix maudite, privé de tout pouvoir. Les insultes et les sarcasmes méprisants que lancent les moqueurs décrivent en vérité ce qui permet la réalisation du salut de Dieu.

L'homme qui est privé de tout pouvoir... *détient tout pouvoir.*

Matthieu a déjà évoqué ce principe. À Césarée de Philippe, Jésus demande à ses disciples qui ils pensent qu'il est. Simon Pierre répond : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant» (16:16). Gardons-nous d'interpréter cette confession de façon trop généreuse. Quand *nous* déclarons que «Jésus est le Christ», notre déclaration inclut inévitablement toute la substance de sa personne, sa crucifixion et sa résurrection, car nous vivons après l'accomplissement de ces grands événements. Nous ne pouvons pas nous représenter Jésus sans penser à sa mort sur la croix et à sa résurrection. Mais quand Pierre lui déclare : «Tu es le Christ»,

ses paroles n'englobent pas la crucifixion ni la résurrection. Dans son esprit, le mot «Christ» a la connotation d'un roi davidique messianique, conquérant et victorieux. J'en veux pour preuve les versets qui suivent. Quand, à la suite de la confession de Pierre, Jésus se met à parler de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection imminentes (v.21), le disciple ne peut pas en croire ses oreilles. Pour lui, un messie ne meurt pas – il remporte la victoire ! Un messie n'est pas crucifié – il triomphe ! Aussi, en homme avisé, Pierre décide-t-il de reprendre Jésus : «À Dieu ne plaise, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas» (v.22). Son erreur en ce qui concerne la mission messianique de Jésus est si monumentale que le Maître doit le réprimander sévèrement : «Arrière de moi, Satan ! Tu m'es un scandale ; car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes» (v.23).

Puis Jésus érige en principe universel ce qui est en jeu : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera» (v.24,25). L'expression «prendre sa croix» n'est pas une simple locution pour décrire quelque légère contrariété de la vie – un ongle incarné, un mal de dents ou une belle-mère teigneuse par exemple. On entend souvent dire : «Que voulez-vous, il faut bien porter sa croix !» Non, au premier siècle, il aurait été tout simplement impossible de donner ce sens à l'expression. Dans la culture d'alors, il aurait été tout aussi impensable de plaisanter sur le sujet de la crucifixion qu'il serait extrêmement déplacé de le faire aujourd'hui au sujet d'Auschwitz. Prendre sa croix ne signifie pas avancer avec courage malgré le fait d'avoir perdu son emploi ou même un être cher. Cela veut dire qu'on est sous le coup d'un arrêt de mort ; on se charge en quelque sorte de la traverse horizontale de la croix pour marcher vers le lieu de la crucifixion. On a abandonné tout espoir de vie en ce monde. Et Jésus de préciser : c'est quand nous avons pris notre croix – et seulement à ce moment – que nous sommes vraiment prêts à le suivre.

N'est-ce pas là l'essence même de la foi chrétienne ? C'est en mourant que nous vivons, en nous reniant nous-mêmes que nous nous trouvons, en donnant que nous recevons. Paul exprime ce même principe quand il écrit qu'il a appris à se plaire dans la faiblesse, car c'est quand il est faible qu'il fait l'expérience de la puissance de Dieu (2 Corinthiens 12).

Certes, le Seigneur est l'exemple suprême de ce que nous disons ici. Il est mort dans la honte, l'ignominie et la faiblesse, oui, dans la souffrance et l'agonie, et il est ressuscité avec puissance pour devenir le temple de Dieu, ce lieu vivant de rencontre entre Dieu et son peuple. Les moqueurs s'esclaffent devant l'ironie de la situation. Les déclarations de Jésus concernant son pouvoir sont si outrageusement exagérées ! Comment oser dire qu'il peut détruire le temple et le rebâtir en trois jours, alors même qu'il est en train d'agoniser dans la plus abyssale faiblesse ?

Mais nous voyons une ironie plus profonde. La faiblesse même que les moqueurs trouvent si amusante est la voie de Jésus vers la puissance, la voie de la résurrection qui fera de lui le temple indestructible du Dieu vivant. Bien que la mort à soi-même ne puisse jamais avoir pour nous une signification expiatoire, comme ce fut le cas pour Jésus, il reste que le même principe s'applique à nous : c'est en mourant que nous vivons, en nous reniant nous-mêmes que nous nous trouvons, en prenant notre croix qu'à notre tour, nous suivons Jésus.

Telle est donc la deuxième ironie du tableau de la crucifixion de Jésus réalisé par Matthieu dans son évangile : l'homme qui est privé de tout pouvoir... *détient tout pouvoir*.

L'homme qui ne peut se sauver lui-même...
sauve les autres

Matthieu 27:41,42

Les sarcasmes se poursuivent : «Les principaux sacrificateurs, avec les scribes et les anciens, se moquaient aussi de lui, et disaient : Il a sauvé les

autres, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui» (vv.41,42).

Que signifie le verbe «sauver» aujourd'hui ? Si on demandait cela à quelqu'un au hasard, dans la rue, quelle serait la réponse selon vous ? À quoi l'associe-t-on naturellement ? On peut dire qu'en dehors du discours religieux, «sauver» revêt une signification essentiellement temporelle, voire matérielle. Dans une situation financière catastrophique, par exemple, le petit épargnant pense à «sauver» les meubles, à limiter ses pertes. Au milieu d'un scandale politique risquant de l'éclabousser, le député songe à «sauver» son honneur. Le capitaine d'un navire en perdition pense à «sauver» la vie des passagers, et l'armateur espère peut-être aussi «sauver» la cargaison. Dans une entreprise en difficulté, les travailleurs optent pour la solution qui «sauvera» des emplois et, dans la bonne société, beaucoup s'entendent à penser qu'il faut «sauver» les apparences.

Bien entendu, les moqueurs autour de la croix ne pensent à rien de tout cela alors qu'ils raillent le Seigneur en disant qu'apparemment, il «a sauvé» les autres – il a guéri des malades, chassé des démons, nourri des affamés et, à l'occasion, ressuscité des morts – mais, à présent, il ne peut «se sauver» lui-même pour échapper à l'exécution. En fin de compte, c'est un bien piètre sauveur. Ils lancent donc même leur déclaration formelle que Jésus «a sauvé» les autres avec ironie, car ils ne croient absolument pas à sa capacité de sauver. Ce sauveur autoproclamé s'avère en fin de compte incompetent et nul, et les moqueurs se repaissent de réparties sarcastiques.

Mais là encore, ils expriment inconsciemment la vérité. Tout le monde sait, que ce soit Matthieu, le lecteur ou Dieu lui-même, que dans un sens profond Jésus ne peut pas se sauver lui-même s'il veut sauver les autres.

Commençons par la façon dont Matthieu introduit le verbe «sauver» au premier chapitre de son évangile. Dieu annonce à Joseph que l'enfant que porte sa fiancée vient du Saint-Esprit. Puis il lui ordonne : «Elle

enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus ; c'est lui qui *sauvera* son peuple de ses péchés» (v.21). Le nom «Jésus» est la forme hellénisée de «Josué» qui signifie, grosso modo, «Yahvé sauve». Ainsi, dès le début, Matthieu explique pourquoi Dieu a choisi ce nom «Jésus». Par ce moyen, il fait comprendre à ses lecteurs la véritable nature de la mission de Jésus le Messie : il est venu afin de sauver son peuple de ses péchés.

Cette information préalable colore tout le récit. Lorsqu'au chapitre 2, l'enfant Jésus réitère d'une certaine manière la descente d'Israël en Égypte, il s'identifie avec son peuple, car il est venu le sauver de ses péchés. Lorsque Jésus est confronté aux diverses tentations conduites par Satan lui-même et qu'il en sort à chaque fois vainqueur, c'est parce qu'il doit *se révéler* sans péché, peu importe les tentations, pour pouvoir sauver son peuple de ses péchés. Aux chapitres 5 à 7, dans ce que nous appelons le Sermon sur la Montagne, Jésus expose de façon magistrale les principes incomparables qui doivent caractériser la vie dans le royaume des cieux, et la façon dont ces principes réalisent ce que l'Ancien Testament préfigurait. Il le fait afin de démontrer, en partie du moins, que la transformation des vies d'êtres humains pécheurs fait partie intégrante de sa mission. Il est venu sauver son peuple de ses péchés, de la pratique et de la culpabilité du péché.

Aux chapitres 8 et 9, Matthieu rapporte toute une série de manifestations de puissance et de guérisons riches en symboles parce que le renversement des maladies et la destruction des puissances démoniaques sont des composantes essentielles du salut des péchés. Pour cette raison, Matthieu 8:17 cite Ésaïe 53:4 : «Il a pris nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies.» Son nom est Jésus, Yahvé sauve, et il est venu sauver son peuple de ses péchés. Matthieu 10 rapporte le récit de l'envoi en mission d'apprentissage des Douze en vue d'introduire l'expansion future du ministère terrestre de Jésus. Alors, la bonne nouvelle de l'Évangile, l'Évangile du royaume, sera prêchée dans le monde entier car Jésus est venu sauver son peuple de ses péchés. Nous pourrions poursuivre la démonstration avec chaque chapitre de l'évangile selon Matthieu et

tirer sans cesse la même leçon : Jésus est venu sauver son peuple de ses péchés.

Que ce soit Matthieu, le lecteur ou Dieu lui-même, tout le monde sait que Jésus est suspendu à cette croix exécrable parce qu'il est venu sauver son peuple de ses péchés. Même les paroles institutionnelles, prononcées lors du dernier repas de Jésus, nous préparent à comprendre la signification de son sang répandu à la croix : «Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, *pour le pardon des péchés*» (26:28). Selon les mots de l'apôtre Pierre, Jésus est mort, lui juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu. Jésus lui-même dit qu'il est venu donner sa vie en rançon pour beaucoup.

Quand j'étais jeune garçon, j'avais une imagination plutôt débridée, encore plus qu'aujourd'hui, je pense. Je m'amusais parfois à lire une histoire et, m'arrêtant à un moment crucial du récit, à me demander comment l'intrigue rebondirait si je changeais certains éléments centraux du récit. Mon histoire biblique favorite pour mener cet exercice bizarre était le récit de la crucifixion. Les moqueurs lançaient leurs sarcasmes ironiques : «Il a sauvé les autres, mais il ne peut se sauver lui-même. Il est le roi d'Israël ! Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui.» Dans mon imagination, je voyais Jésus rassembler ses forces et, se libérant de la croix, bondir soudainement sur le sol, complètement guéri, demandant qu'on lui donne un vêtement.

Qu'arriverait-il ? Comment le récit se poursuivrait-il ?

Croiraient-ils en lui ?

Dans un certain sens, ils croiraient bien sûr. Après tout, ce serait une démonstration assez remarquable et plutôt convaincante de puissance, et les moqueurs battraient bien vite en retraite. Mais croiraient-ils en lui dans un sens pleinement chrétien ? Bien sûr que non ! Croire, dans un tel sens, veut dire mettre toute sa confiance en Jésus comme celui qui a porté nos péchés dans son propre corps sur la croix, croire en celui dont la vie, la mort et la résurrection, offertes à notre place, nous réconcilient

avec Dieu. Même si Jésus était descendu de la croix, les moqueurs et les autres spectateurs *n'auraient pas* pu croire en lui dans *ce sens* parce qu'il ne se serait pas offert lui-même en sacrifice pour nous. Il n'y aurait donc rien pour appeler notre confiance, sauf notre propre justice futile et vide.

Les propos des moqueurs prennent tout à coup un sens nouveau. «Il a sauvé les autres, lancent-ils, mais il ne peut se sauver lui-même.» L'ironie, à un niveau plus profond, est qu'ils disent vrai sans le savoir. Si Jésus s'était sauvé lui-même, il n'aurait pas pu sauver les autres. Le seul moyen par lequel il le fait est précisément de ne pas se sauver lui-même. L'ironie sous-jacente à celle que les moqueurs déploient consiste dans le fait qu'ils affirment une vérité qu'eux-mêmes ne saisissent pas. L'homme qui ne peut se sauver lui-même... *sauve les autres*.

Leur aveuglement vient en partie du fait que leur pensée se limite à l'aspect physique de la situation de Jésus. Lorsqu'ils disent : «Il ne peut se sauver lui-même», ils pensent aux clous qui l'attachent à la croix, aux soldats qui préviennent toute tentative de délivrance, bref, à sa faiblesse et à son impuissance qui rendent sa mort certaine. Pour eux, leurs paroles expriment une impossibilité physique.

Mais ceux qui savent qui est vraiment Jésus sont pleinement conscients que les clous et les soldats ne posent aucun obstacle sur la voie d'Emmanuel. En vérité, Jésus *ne peut pas* se sauver lui-même, non à cause des obstacles physiques qui le limitent, mais par soumission à un impératif moral. Il est venu pour faire la volonté de son Père et il ne va pas s'en laisser détourner. Celui qui, avec larmes et angoisse, déclare : «Que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne, qui soit faite», se soumet si résolument à l'impératif moral de son Père céleste que toute désobéissance est tout simplement impensable.

Ce ne sont pas les clous qui le retiennent sur cette croix maudite mais sa résolution sans réserve de faire la volonté de son Père par amour pour lui – et, dans ce cadre, c'est son amour pour des pécheurs comme moi. Il ne peut vraiment pas se sauver lui-même.

Nous avons peut-être du mal à comprendre cette vérité du fait que la notion d'impératif moral s'est évanouie en grande partie de la pensée moderne. Avez-vous vu le film «Titanic» qui faisait fureur il y a quelques années ? Alors que ce gigantesque paquebot rempli des gens les plus riches du monde est en train de couler, on voit les hommes riches se ruer vers les quelques canots de sauvetage dérisoires qu'il y avait, bousculant femmes et enfants pour sauver leur peau à tout prix. Les matelots britanniques sortent des pistolets et tirent en l'air en criant : «Reculez ! Reculez ! Les femmes et les enfants d'abord !»

Dans la réalité, bien sûr, rien de cela ne s'est produit ainsi. Selon le témoignage unanime des rescapés, les hommes s'effacèrent et pressèrent les femmes et les enfants d'embarquer dans les canots de sauvetage. John Jacob Astor était là, l'homme le plus riche du monde à cette époque, une sorte de Bill Gates de 1912. Il força sa femme à gagner un canot, l'y poussa, puis s'effaça. Quelqu'un le pressa d'embarquer à son tour. Il refusa. Il n'y avait pas assez de canots et il fallait les réserver aux femmes et aux enfants. Il se retira et mourut noyé. Le philanthrope Benjamin Guggenheim se trouvait là, lui aussi. Lorsqu'il comprit qu'il n'allait probablement pas s'en sortir, il dit à l'un de ses valets : «Dis à ma femme que Benjamin Guggenheim connaît son devoir.» Il resta sur le navire en perdition et il périt noyé. Personne n'a jamais rapporté qu'un homme riche ait bousculé femmes ou enfants dans une folle ruée vers les canots de sauvetage.

Dans un article paru dans le *New York Times*, un critique du film se demande pourquoi le producteur et le directeur ont faussé cet aspect de l'histoire de manière si flagrante. Toute la scène telle qu'elle a été tournée est d'ailleurs peu vraisemblable. Des matelots britanniques brandissant des pistolets ? La plupart des agents de police britanniques eux-mêmes ne portaient pas d'armes jusqu'à récemment, encore moins des matelots ! Pourquoi, alors, cette déformation éhontée de l'histoire ? L'auteur de la critique répond lui-même à sa question : si le producteur et le directeur avaient rapporté les faits réels, personne ne les aurait crus !

C'est le réquisitoire le plus accablant que j'aie jamais lu contre l'orientation qu'a prise la culture moderne (en particulier la culture anglo-saxonne) au cours du dernier siècle. Il y a cent ans, on y trouvait encore un reste de la vertu chrétienne qui consiste à se sacrifier pour les autres, un reliquat de *l'impératif moral* qui consiste à rechercher le bien d'autrui quel qu'en soit le coût. Jadis, chrétiens et non-chrétiens considéraient comme une chose noble, quoique peu remarquable, de décider de mourir pour le bien d'autrui. À peine un siècle plus tard, on juge une telle ligne de conduite si incroyable qu'on est tenu de fausser l'histoire pour rendre un scénario de film crédible !

Nous vivons à une époque où il est difficile de comprendre en quoi consiste un impératif moral interne résolu. Il n'est guère étonnant, par conséquent, qu'il faille expliquer ou justifier l'impératif moral auquel Jésus se soumit.

Par ailleurs, les chrétiens d'aujourd'hui doivent comprendre que le christianisme biblique authentique ne participe jamais de la seule observation de règles de conduite ou de prescriptions morales, de liturgie publique et de moralité personnelle. Il produit des hommes et des femmes *transformés* qui, par la puissance du Saint-Esprit de Dieu, sont revêtus d'une nature régénérée. Ils *veulent* plaire à Dieu, ils *veulent* être saints, ils *veulent* confesser que Jésus est Seigneur.

Bref, à cause de la grâce que Christ communique en vertu de la croix, nous possédons en nous-mêmes ce qui tient d'un impératif moral transformateur : nous apprenons à craindre et haïr les péchés dans lesquels nous nous complaisions jadis ; nous soupignons après l'obéissance et la sainteté que nous méprisions naguère. Nous comptons sur Dieu, car nous sommes bien tristement inconstants dans toutes ces choses, mais nous avons suffisamment goûté les puissances du siècle à venir pour connaître les effets d'un impératif moral transformateur dans notre vie, et nous désirons ardemment le jour où le triomphe final de Christ en apportera la perfection.

C'est pourquoi nous, chrétiens, savourons la richesse de cette double ironie : l'homme qui ne peut se sauver lui-même... *sauve les autres*.

L'homme qui crie de désespoir...
fait pleinement confiance à Dieu

Matthieu 27:43-51a

Continuant à se moquer de Jésus, les principaux sacrificateurs, les docteurs de la loi et les anciens du peuple se gaussent : «Il s'est confié en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime. Car il a dit : Je suis Fils de Dieu» (27:43). Là encore, leurs paroles se veulent sarcastiques et ironiques. Quand ils disent de Jésus : «Il s'est confié en Dieu», ils veulent évidemment dire que sa confiance ne pouvait pas être vraie ni valide, car Dieu lui-même l'a abandonné. Sinon, pourquoi serait-il en train de pendre sur cet horrible instrument de torture ?

Les autres crucifiés l'insultaient aussi (v.44). À première vue, le cri de désolation de Jésus semble légitimer le scepticisme acerbe des moqueurs qui doutent de sa confiance en Dieu. «Éli, Éli, lama sabachthani ? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (v.46) Certains commentateurs récents soutiennent que ces paroles montrent qu'à ce moment-là, Jésus perd vraiment confiance en Dieu. Ils en tirent l'application pastorale suivante : si Jésus lui-même peut craquer lorsque la pression est trop forte, alors il n'est pas étonnant que nous le fassions aussi parfois. Ne soyons pas trop durs avec nous-mêmes, concluent-ils, lorsque notre foi en Dieu vacille, lorsque nous perdons confiance en lui, lorsque Jésus lui-même a perdu confiance en son Père céleste.

Mais cette lecture du passage – appelons-la la thèse de «l'apitoiement de Jésus sur son sort» – ne rend pas justice au contexte.

1. Elle ne tient pas compte du fait qu'alors que les moqueurs croient rire de Jésus avec ironie, il y a toujours une ironie plus profonde dans l'ensemble

de cette scène. Tout le monde sait ici, que ce soit Matthieu, le lecteur ou Dieu lui-même, que Jésus possède une pleine confiance en Dieu. L'ironie sous-jacente du verset 43 consiste en ce que, comme ailleurs, les moqueurs disent vrai sans s'en rendre compte : Jésus, en vérité, *fait confiance* à son Père céleste. Il s'ensuit qu'on ne peut pas comprendre son cri de désolation comme une preuve qu'il ne se confie pas en Dieu.

2. Ce cri est bien sûr une citation tirée d'un Psaume davidique (22:1) qui est particulièrement riche en expressions de confiance et de foi en Dieu. Si David peut lancer un tel cri de souffrance tout en faisant preuve d'une confiance inébranlable en Dieu, pourquoi le fils suprême de David ne pourrait-il pas, lui aussi, pousser le même cri tout en faisant preuve de la même confiance en Dieu ?

3. Jésus vient de traverser la douloureuse agonie de Gethsémané. Malgré son extrême répugnance face à la perspective de la croix, il a prié : « Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! » (26:42) En d'autres termes, il n'y a pas l'ombre d'une preuve que la croix le prend au dépourvu. Il sait depuis le début que c'est la volonté du Père et il se déclare résolu à faire cette volonté.

4. Jésus a déjà démontré qu'il comprend que sa mort est au bénéfice des autres – elle sert de rançon pour des pécheurs. C'est un paiement qui effectue la rémission des péchés. C'est le sang versé (c'est-à-dire un sacrifice sanglant) afin de sceller la nouvelle alliance. Sa mort sert de sacrifice pascal : l'agneau est immolé comme substitut afin que le peuple de Dieu n'ait pas à mourir. Matthieu a déjà introduit toutes ces catégories théologiques. Il *faut* donc interpréter le cri de désolation de Jésus en fonction de ce cadre et *non pas* dans un cadre contemporain de psychologie à la mode qui semble tenir tout particulièrement à la thèse de «l'apitoiement de Jésus».

5. Le récit prend bien soin de préciser qu'il y eut des ténèbres dans le pays et qu'ils donnent lieu au cri angoissé de Jésus. À la lumière de toutes les descriptions qui ont été données jusqu'à présent, ces ténèbres ne peuvent que signaler, d'une certaine façon, l'absence de Dieu, le courroux judiciaire du Père – même si le sacrifice du Fils fait partie de son plan indescriptible et merveilleux – pendant que le poids accablant du péché et de la culpabilité écrase Jésus, qui en porte la condamnation dans la solitude. Le souffle coupé, comme saisi de vertige, nous scrutons là le mystère de la Trinité, mystère de l'amour incomparable du Dieu en trois personnes manifesté dans le sacrifice de la croix, dans la mort pénale et substitutive du Fils de Dieu, incarné et éternel – Emmanuel, Dieu avec nous.

6. Au moment même où Jésus rend l'esprit (v.50), Matthieu rapporte que «le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas» (v.51). Ce n'est pas un simple détail circonstanciel d'intérêt général. Ce déchirement revêt un caractère essentiellement *théologique*. Jusqu'à ce moment dans l'Histoire, ce voile signifiait que seul le souverain sacrificateur pouvait entrer dans la présence du Dieu saint, et ce, une seule fois par année, au Jour des expiations. En outre, l'ancienne alliance prescrivait qu'en passant derrière le voile, le souverain sacrificateur devait se munir du sang d'un taureau et d'un bouc qui avaient été égorgés. La mort de ces animaux servait de substitution afin de détourner la colère de Dieu et de payer pour les péchés du sacrificateur et du peuple.

Le voile déchiré signale que l'entrée dans la présence de Dieu est maintenant ouverte pour quiconque, car le sang versé de Christ a opéré le paiement complet et final pour les péchés. Il n'est plus besoin de sacrifices d'animaux ni de sacrificateurs médiateurs, de rites devant sans cesse être répétés. La colère de Dieu a été détournée finalement et à jamais du peuple de la nouvelle alliance. Le déchirement du voile du temple est la preuve éclatante et joyeuse que l'œuvre de Christ sur la croix a été couronnée de succès. Cela signifie que la colère de Dieu *a été* détournée. Il faut interpréter

le cri de désolation de Jésus comme la mesure de sa souffrance, alors qu'il porte tout le poids écrasant de la condamnation divine, de laquelle nous sommes maintenant affranchis.

7. Les diverses résurrections temporaires qui se produisent au même moment (vv.51-53) sont à interpréter exactement de la même façon. Elles signalent le commencement de la destruction de la mort elle-même, le renversement du péché et de toutes ses conséquences.

Telle est la quatrième réflexion sur l'ironie de la croix : l'homme qui crie de désespoir... *fait pleinement confiance à Dieu.*

William Cowper compte au nombre des grands auteurs de cantiques chrétiens du 18^e siècle. C'est un auteur brillant qui rédigea de remarquables essais critiques pour les étudiants d'Oxford et de Cambridge. Dans ses activités à proprement parler chrétiennes, Cowper collaborait avec John Newton, son ami et pasteur, pour composer et publier des cantiques profonds et riches en pouvoir d'évocation. On oublie toutefois qu'il fut, sa vie durant, en butte à de fréquentes périodes de profonde dépression. On l'interna à quatre reprises en hôpital psychiatrique où il fit parfois de longs séjours.

À peu près un siècle après sa mort, le grand poète Élisabeth Barrett Browning composa un long poème de trois pages intitulé «Sur la tombe de Cowper». Elle y décrit l'influence extraordinaire de l'érudition, de l'hymnographie et de la piété de l'homme. Elle fait aussi allusion aux nuits de l'âme sombres et horribles qu'il traversa souvent. Puis, s'inspirant avec génie du cri de désolation de Jésus, elle écrit :

«Entendez le cri d'Emmanuel qui, orphelin, ébranle l'univers créé.
Un cri sans écho, solitaire : «Mon Dieu ! Je suis abandonné !»
Il jaillit des lèvres du Saint, au sein de sa création en perdition,
Pour que nul de ses fils perdus ne profère jamais ces mots de désolation.»

Entendez-vous à votre tour ce que dit le poète ? Jésus lance ce cri d'agonie : « Mon Dieu ! Je suis abandonné ! », afin que, pour toute l'éternité, William Cowper n'ait jamais à prononcer ces mots angoissés. Cowper s'est sans doute senti complètement abandonné lors de ses épisodes de dépression, mais le cri de Jésus fait en sorte que son enfant n'aura jamais à prononcer ces mots. Jésus lance ce même cri afin que Don Carson n'ait jamais à prononcer ces mots lui non plus.

Entendons à nouveau ces quatre ironies sur la croix :

L'homme dont on se moque en le déclarant roi... *est bel et bien roi.*

L'homme qui est privé de tout pouvoir... *détient tout pouvoir.*

L'homme qui ne peut se sauver lui-même... *sauve les autres.*

L'homme qui crie de désespoir... *fait pleinement confiance à Dieu.*

Écoutons encore Élisabeth Barrett Browning :

« En ce jour d'horreur, jour effroyable,
 On entendait rire dans la garnison.
 « Acclamez le Roi ! », le raillaient les gardes
 En crachant sur lui, en le brutalisant.
 Couronné d'épines, bien qu'il soit né Sauveur,
 Royauté voilée par le sang versé,
 Ses bourreaux aveugles à la gloire céleste :
 Jésus règne d'une croix, ensanglanté !
 Jésus règne d'une croix ensanglantée !

« C'est lui qui disait prendre soin des autres ;
 Lui, venu chercher et sauver les perdus.
 Comment croire qu'il peut en sauver d'autres,
 Cloué à la croix, maudit, déchu ?

Toi qui dis pouvoir reconstruire le temple,
Sauve-toi si tu es le Fils de Dieu.»
Ils ne se doutaient pas que Dieu dans sa sagesse,
Expiait le péché par son propre sang.
Expiait le péché par son propre sang.

«Dieu fait homme, marqué par la torture,
Affaibli ne pouvant porter le bois.
Dénudé, cloué, par la soldature ;
Accroché là sur l'infâme croix.
Les moqueurs s'écrient : «S'il est le Messie,
Qu'il se sauve lui-même, et nous croirons !»
Mais confiant en Dieu, Jésus sait que sa mort
Est le seul moyen pour la rédemption.
C'est le seul moyen pour la rédemption.

«Du fond des ténèbres, Jésus crie d'angoisse :
«Pourquoi, ô mon Dieu, m'as-tu abandonné ?»
Mais rejeté, banni à notre place,
Il endure la colère pour mes péchés.
Le vrai temple de Dieu est tombé à terre !
A-t-il été vaincu ? Il est enterré.
Mais, oh victoire divine, il se relève,
Notre temple est le Fils ressuscité !
Jésus le Fils de Dieu est ressuscité !»